

Volume 1, numéro 1

Andrée Fortin et Éric Gagnon

Numéro 23, mai-juin 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20509ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortin, A. & Gagnon, É. (1986). Volume 1, numéro 1. *Nuit blanche*, (23), 68-70.

VOLUME 1, NUMÉRO 1

Par **Andrée Fortin**
et **Eric Gagnon**

La récente semaine des périodiques culturels, tenue à Québec à la fin de février sous le thème Les revues s'affichent, vient rappeler le rôle primordial joué par les médias attachés à la production et à la diffusion de la vie culturelle. Dans la zone littéraire occupée par Nuit blanche coexistent des revues vouées à la création, à l'information, à la critique, cherchant les unes à favoriser le contact entre le public et les livres, les autres à inscrire les phénomènes littéraires dans un espace plus vaste que le livre, par la pré-publication, l'expérimentation et l'éclatement des langages. Comme parler des revues, c'est aussi et forcément parler des gens qui les font, scruter l'éditorial de la première livraison d'un périodique, c'est mettre à jour le projet du groupe qui l'anime et le rôle qu'il s'est assigné tant socialement qu'intellectuellement.

Des revues, des journaux, il en a existé dès que les progrès de l'imprimerie l'ont permis, avant même *La revue des Deux Mondes* qu'on lisait dans les salons au XIX^e siècle. Deux caractéristiques s'imposent : d'abord, la périodicité permet de se prononcer sur l'actualité : de transcender l'événement par l'analyse ; ensuite le caractère engagé, combatif, permet à des groupes bien précis d'y défendre des idées non moins précises, ce qui n'a pas toujours l'heur de plaire. Pensons au *Canadien* fermé par le gouverneur Craig en 1810.

Si on s'en tient à notre siècle et aux revues socio-culturelles et artistiques, on constate qu'au Québec elles ont fleuri de tout temps. Depuis *Le Nigog* (1918) jusqu'à *L'œil rechargeable* (1985), pas moins de 100 revues sont apparues (et parfois disparues après une vie assez éphémère). Quelques repères : pendant la Crise, en 1933 naît *L'action nationale*, en 1934 *La relève*. La guerre et les années qui la précèdent furent riches en revues : *Regards* (1940), *Relations* (1941), *La nouvelle relève* (1941). *Cité libre* (1950) amorce la décennie suivante ; viennent ensuite

Les écrits du Canada français (1954), *Vie des arts* (1956) et *Liberté* (1959). Pendant la Révolution tranquille, période marquée par *Parti pris* (1963), les revues sont très politisées, ce qui déteint même sur le premier numéro de *La barre du jour* (1965) — mais non sur *Les herbes rouges* (1968). Les années 70-80 sont celles de l'éclatement alors que plus de 75 revues voient le jour, dans des secteurs pluriels : contre-culture (*Mainmise* — 1970), féminisme (*La vie en rose* — 1980), actualité littéraire et artistique (*Lettres québécoises* — 1976; *Spirale* — 1979)... Arts plastiques, photo, théâtre, danse, musique, autogestion, écologie, chaque secteur est couvert.

De la génération...

Au delà de l'énumération qui devient rapidement fastidieuse, on remarque une évolution dans la définition que les revues donnent d'elles-mêmes. Aux premières pages du volume 1, numéro 1 d'une revue, on trouve toujours un texte de présentation justifiant la publication de ce nouveau périodique : on y énonce un programme, les objectifs que les fondateurs entendent réaliser collectivement. Que l'on veuille faire circuler de l'information, promouvoir une idée, mettre un lieu à la disposition des intellectuels et écrivains, le vide que la revue entend combler, son originalité, sa nécessité sont toujours précisés, de même, parfois, que le public visé.

Nous ne sommes pas un groupe qui prend la parole en son propre nom et ce préambule n'est pas un manifeste. Il nous paraît au contraire que l'assemblée générale est convoquée depuis longtemps. Nous sommes tous là, ceux d'une génération dont le tour est venu de s'exprimer. Nous avons quelque chose à dire. Mais le silence n'est pas facile à rompre publiquement; il fallait qu'une équipe s'en fit une obligation.

Ceci n'est donc qu'un premier mot, une intervention initiale et qui doit déclencher le débat. Chacun de nos articles veut être une invitation à ceux de trente ans et moins qui n'ont pas encore parlé, à ceux-là aussi qui en ont eu l'occasion mais qui n'ont pas pu dire ce qui leur tenait le plus à cœur.

Ils sont nombreux. Car les hommes et les femmes qui voisinent aujourd'hui la trentaine n'ont pas tous perdu leur temps depuis 1940. Ils ont couru toutes les aventures, spirituelles, artistiques, intellectuelles, sociales, voire politiques. Ils ont aussi couru le monde. Ils ne se sont pas abstenus de réfléchir. Et les voici maintenant qui cherchent tous ensemble, après bien des rêves d'évasion permanente ou temporaire, à pousser des racines dans ce pays.

Extrait de *Cité libre* (1950)

Jusqu'à la fin des années 60, l'ambition est généreuse... et générale: on veut parler au nom d'une génération ou même de la nation. Le public-cible: tous les hommes et les femmes de bonne volonté. *La société a changé; nous les jeunes avons quelque chose à dire de bien différent de ce que radotent nos aînés.* Voilà une phrase qu'on retrouve à peu de choses près dans presque tous les éditoriaux de premiers numéros de cette époque. Le plus typique à cet égard est certainement celui de *Cité libre* où on prétend accueillir tous les moins de 30 ans, tous ceux qui ont quelque chose à dire; on n'y définit pas d'autre cause que celle de la jeunesse... jeunesse qui vieillira et à laquelle s'opposera plus tard celle de *Parti pris*.

Aux revues d'une génération, réunion d'individus du même âge, on peut opposer les revues d'une cause regroupant, elles, des intellectuels ayant revendications et projet communs, ce qui n'exclut pas qu'on puisse fonder une revue pour l'un et l'autre motifs. Cette cause commune n'est pas forcément définie dans le texte éditorial: on prend parfois pour acquis que les lecteurs savent déjà de quoi il retourne. Il arrive aussi que la revue devienne le lieu où formuler de nouvelles idées, *prendre parti* (comme l'affichera explicitement un des plus importants périodiques des années 60) dans l'élaboration d'une nouvelle idéologie, d'une façon neuve de voir les choses.

«Notre peuple» se cherche: il se donnera peu à peu un État, une unité autre que celle de la langue et de la religion. Parler de consensus chez les intellectuels d'avant la Révolution Tranquille serait plus que risqué. On diagnostique néanmoins dans l'acte de naissance des revues de 1930 à 1965 un désir de modernisation, de rattrapage culturel, social et politique qui peut prendre des couleurs libérales (*Le jour, Cité libre*) nationalistes (*L'action nationale*) ou socialistes (*Parti pris*).

Ces revues vont tout azimuts; on peut y lire universitaires, littéraires, gens d'action (parfois d'ailleurs ce sont les mêmes qui ont un pied dans l'action, un à l'université et le cœur à la littérature) parties prenantes d'un même débat.

... au créneau

Après 1967-1968 (l'Expo, les contestations étudiantes) la situation va changer au profit d'une prise de parole généralisée... et de l'éparpillement. Les discussions deviennent plus spécialisées, plus sectaires, les étudiants font sortir leurs revues des campus, les débats se multiplient (féminisme, écologie, autogestion régionale, voix haïtienne de l'exil, etc.) mais un moins grand nombre de revues et d'écrivains y participent. Le choix d'un abonnement devient un casse-tête!

En même temps les procédés d'imprimerie s'allègent: des plombs on passe aux cartons de montage, à la photocomposition et même à la photocopie enfin lisible. Les années 70 sont aussi celles des vaches grasses pour les subventions — liées à l'édition directement ou à la création d'emplois — qui permettent aux revues de tenir le coup malgré un bassin d'abonnés et de lecteurs relativement faible. (D'après L'UNESCO, un pays de moins de 12 millions d'habitants ne peut supporter sa culture — dans le contexte mass-médiatique actuel — en dehors d'une vigoureuse intervention étatique.) En 1978, surmontant les divergences éditoriales et idéologiques, est fondée l'Association des Éditeurs de Périodiques Culturels québécois qui tente de donner de la visibilité aux

revues (publicité conjointe, présence aux Salons du Livre) et qui devient un organisme de pression et de négociation collective face aux gouvernements.

Les revues se multiplient... mais le nombre total de lecteurs n'est pas infiniment extensible, non plus que le temps de lecture qu'ils peuvent consacrer à des revues. Le public de chacune rétrécit donc, ce qui pose la nécessité de rejoindre les convertis plutôt que l'ensemble, donc de jouer à l'intérieur d'un registre particulier, d'un groupe bien précis. Les revues de combat dépérissent, n'arrivent plus à faire entendre leur voix dans le concert. Même *La vie en rose* n'ose pas parler au nom de toutes les femmes, de l'ensemble du mouvement féministe.

Avant 1965, même les revues spécifiquement artistiques et culturelles étaient tentées (*teintées*) par la cause. Après cette date, ce sont les revues d'idées qui auront du mal à sortir des cercles intellectuels. Ici apparaît de façon manifeste la différence d'intention entre les deux. Pour ceux qui fondent une revue socio-culturelle ou socio-politique, celle-ci n'est qu'un moyen en vue d'une fin — généralement le changement social. Ainsi prennent-ils soin de se situer dans la conjoncture sociale et politique: les objectifs poursuivis dépasseront le monde intellectuel proprement dit. *Le nous* qui parle se définit dans un cadre plus vaste que celui de la revue (la cause, la génération), l'édition étant une manifestation parmi d'autres des activités du groupe. L'éditorial du premier numéro peut alors prendre le ton et la forme du manifeste.

Au sein de la révolution qui seule pourra nous y conduire, la fonction de Parti pris est double. D'abord, par rapport aux structures aliénantes qu'il s'agit de détruire, cette revue est une entreprise de démythification, nous tenterons de démonter les mythes et les idéologies qui cachent la violence qu'on nous fait, et de révéler les structures, les moyens et les auteurs de cette violence. D'autre part, par rapport à la révolution qu'il s'agit de réaliser, Parti pris aura un rôle critique et réflexif; notre revue exprimera, nous l'espérons, la révolution prenant conscience d'elle-même à mesure qu'elle se fera.

Extrait de *Parti pris* (1963)

La barre du jour ne défendra aucune idéologie politique, mais elle ne pourra qu'acquiescer à tous les textes de valeur littéraire qui lui seront soumis, bien qu'ils fussent empreints de caractère politique. Car s'il n'y a pas de poésie engagée, il y a une poésie essentielle qui veut tirer l'image de l'homme vers la lumière et assurer à tous une place dans cette conscience culturelle qui s'éveille rapidement aux nécessités et par là se définit comme nécessité. D'ailleurs si nous pouvons maintenant nous prêter avec tant d'ardeur à la création de cette nouvelle revue, c'est en un sens dû à l'inévitable situation de lucidité dans laquelle nous plonge notre milieu. Nous voulons répondre à ce climat de lucidité et il nous semble que cette revue est le meilleur moyen d'atteindre notre but.

Extrait de *La barre du jour* (1965)



